

IMRE KERTÉSZ

# Sauvegarde

Journal 2001-2003

Traduit du hongrois  
par Natalia Zaremba-Huzsvai  
et Charles Zaremba

*ACTES SUD*

*18 mars 2001*

En principe, je peux commencer à taper. J'aimerais enregistrer ce fichier sous le nom de "fichier secret".

Hier soir, concert (Rostropovitch). Quelques mots avec le ministre, un jeune homme au demeurant nullement antipathique. J'ai pris conscience d'un élément essentiel de certains processus sous-jacents. De quoi s'agit-il ? Pour être bref : on assiste à une étrange prise de pouvoir. Une génération d'intellectuels enlève le pouvoir aux "juifs". J'emploie ici le mot de "juif" en un sens symbolique. Processus singulier. Il convient de l'observer avec quelque tristesse, mais aussi avec une grande compréhension. Et il faut partir d'ici au plus tôt. Y compris du point de vue littéraire. Surtout du point de vue littéraire.

Aube. Apparence fantomatique du monde et des hommes. Comme si n'existaient que des spectres. J'en suis un moi-même, mais j'ignore de qui je suis le spectre, ou plutôt, je ne sais pas quelles lois déterminent ce qui meut et dirige mon être spectral sur cette terre.

*19 mars 2001*

Mais que symbolise le “juif” ? À l'évidence l'ouverture, le monde, l'antithèse, la critique. Et à vrai dire, le “juif” est aussi le symbole de lui-même. Du moins le juif d'Europe. Le juif d'Europe est un vestige, non pas un anachronisme comme l'orthodoxie qui reste malgré tout un statut : non, le juif d'Europe est une race déterminée par les autres, il ne peut plus construire de relation intime à la condition qui lui est imposée. Il pourrait encore fonctionner au niveau religieux, mais alors pourquoi n'est-il pas orthodoxe ? Et que signifie “L'année prochaine à Jérusalem” – alors que Jérusalem existe pour de vrai et qu'elle est peuplée de juifs ?

*20 mars 2001*

À l'instant précis que j'indique au début de cette ligne, j'ai retrouvé mon “fichier” après une très longue séparation pareille à l'absence d'un thème

musical, et le bonheur que j'ai éprouvé montre que l'homme peut vraiment tomber bien bas s'il se laisse dominer par la technique. Et là, maintenant, pour la première fois depuis que je travaille sur un ordinateur, je passe d'une page à une autre, et je n'ai pas la moindre idée de ce qui va arriver.

*Le même jour.* Ces quelques lignes témoignent de mon combat pour comprendre et maîtriser cet ordinateur, leur rôle se limite donc à ne pas laisser cette page vierge. Une chose est sûre : l'ordinateur est une façon de penser, et pas la plus noble qui soit. Ou si on préfère, c'est un langage, et pas le plus poétique qui soit.

21 mars 2001

C'est à nouveau l'aube, il fait sombre, il pleut. Pendant que j'étudie fiévreusement mon portable, un sentiment de trahison m'obsède : j'ai l'impression d'abandonner mon monde spirituel. Comment cela ? Mon écriture, voire ma pensée, vont-elles désormais dépendre des câbles, du courant électrique et de l'état de cet appareil ? Il m'entraîne loin du monde silencieux de la méditation et j'aimerais me dire que ce n'est pas vrai – puisque avec la maladie de Parkinson je ne pourrais pas écrire longtemps à la main. Il faut imaginer Shelley écrivant ses poèmes sur un ordinateur : mais est-ce seulement concevable ?

Je pense à la technique, je me demande si la moindre métaphore peut venir à l'esprit d'un homme qui pianote sur les touches d'un ordinateur. Pourquoi pas, en fin de compte ? Il faut aimer l'ordinateur, comme dirait Rilke. Et si tout ce que j'ai écrit est anéanti par une soudaine coupure de courant ? Ou par une attaque cérébrale ? Mauvais exemple, car je peux avoir une attaque devant l'ordinateur, et alors le texte déjà écrit restera (mais pas *pour moi*). – Question à méditer : Gyula Krúdy aurait-il été heureux d'avoir un ordinateur ? Ce n'est pas exclu...

*24 mars 2001*

Je n'ai pas de grands rêves ; je n'ai pas de pensées élevées. Mais mon style est bon ; et ce que j'ai commencé – le roman – veut être achevé.

*26 mars 2001*

Je me rappelle les nombreux reproches qu'on m'a adressés il y a quatre ans, lors de la parution d'*Un autre*, à cause de l'image "sombre" que je donnais du pays ; or aujourd'hui, le troisième parti politique regroupe des canailles qui promettent aux braves Hongrois un mode de vie grégaire, l'extermination des Tziganes et la

spoliation des juifs. La personnalité de ses dirigeants garantit qu'ils tiendront parole.

27 mars 2001

La nuit, l'essai verbeux de Kundera sur le roman. L'éloquence française qui pare ces lieux communs en atténue un peu l'absurdité. Cela dit, Kundera arrive à la conclusion que, depuis Kafka, le roman dépeint un homme soumis à une volonté extérieure, désarmé face à un pouvoir qui étend son empire sur tout : idées familiales qui datent de l'époque d'*Être sans destin*. Néanmoins, la question demeure : si le pouvoir est totalitaire et implique une adaptation totale, à l'intention de qui décrivons-nous l'homme soumis au totalitarisme – plus précisément, pourquoi représentons-nous en termes négatifs l'homme soumis au totalitarisme à l'intention d'une entité mystérieuse, extérieure à la totalité sur laquelle elle pourrait porter des jugements ; et même – puisqu'il est question du roman – trouverait dans l'œuvre à s'amuser et à s'instruire ; et mènerait de surcroît une activité critique, tirerait des enseignements esthétiques pour les œuvres à venir ? L'absurdité réside dans le fait qu'il n'y a plus de regard objectif depuis que Dieu est mort. Nous vivons le *panta rhei*, nous n'avons rien à quoi nous raccrocher, et pourtant nous écrivons comme si c'était l'inverse

et qu'il existait malgré tout une perspective *sub species aeternitatis*, divine ou relevant de l'éternel humain ; quelle est la solution de ce paradoxe ?

28 mars 2001

Je serais vraiment un pitoyable provincial si apprendre à me servir d'un ordinateur m'énervait au point de me détourner de l'écriture.

L'absence de genre\* fait de la langue hongroise une langue vraiment impossible. Il serait intéressant d'en analyser la cause – c'est comme s'il s'agissait de garder un terrible secret. "Je lui ai demandé s'il/elle m'aimait ; après une brève hésitation, il/elle me répondit qu'il/elle m'aimerait volontiers, mais qu'il/elle n'en avait pas le temps." S'il met en scène deux hommes, ce dialogue sera tout différent selon que l'objet de la discussion est une femme ou un autre homme.

29 mars 2001

Entendons-nous bien : si je m'escrime avec cet ordinateur, ce n'est pas par jeu, c'est une question

\* La langue hongroise ne fait pas de distinction grammaticale entre masculin et féminin. "Il" et "elle" se disent de la même façon. (*Toutes les notes sont des traducteurs.*)

existentielle (à cause de ma main droite atteinte par la maladie de Parkinson) ; mais je constate qu'il n'est pas de plus grand plaisir que d'écrire à la main.

30 mars 2001

Cette nuit, un rêve, enfin – je n'en garde aucun souvenir, mais je me rappelle l'avoir fait. Ça faisait longtemps. Il annonce peut-être le retour de la véritable créativité. – Déjà l'idée du *Solitaire de Sodome*, cette première idée de jeunesse avait surgi la nuit avec une force particulière. Ce thème ou, comment l'appeler, cette expérience dionysiaque, ce renoncement de l'individu libre au milieu de la fureur rituelle de la foule a déterminé toute mon œuvre (soit dit pour résumer), en un mot, les actions de mes romans. Je me revois marchant dans la rue Zivatar avec un jeune homme prénommé Péter (nous devions avoir vingt-trois ans tous les deux), il voulait écrire (il est devenu un mauvais écrivain et il est mort jeune), je lui parlais de ce récit inspiré par une expérience fondamentale et décisive que j'avais vécue au service militaire et que j'allais dépeindre des années plus tard dans *Le Refus*. Mais l'histoire de Loth que j'avais alors inventée reste toujours à écrire. (À noter que j'ai retrouvé ce motif en traduisant Nietzsche, dans sa description du Grec apollinien et dionysiaque ; j'avais une telle impression de déjà-vu



que je me suis demandé si je n'avais pas lu la *Tragédie* autrefois, dans ma jeunesse, bien sûr dans la langue archaïque et terriblement caractéristique de Lajos Fülep ; ma foi, je ne me rappelle pas l'avoir fait, mais pendant la traduction, tant le texte que sa tonalité et l'appréhension du monde qu'il contient m'ont donné l'impression nostalgique d'être en terrain familier.)

1<sup>er</sup> avril 2001

Suite de l'essai de Kundera. Il donne à réfléchir, mais une question se pose : s'il sait tant de choses sur le roman, s'il est tellement intelligent, pourquoi ses livres sont-ils si médiocres ? En ce qui me concerne, dès que je dois parler de la théorie du roman, ou même pour peu que je lise quelque chose à ce propos, je sombre dans l'ennui. Tout cela est tellement vain, car tout dépend seulement du talent plastique, de la faculté de donner vie à son monde. En dépit de cela, quand j'écrivais *Être sans destin*, je me suis plongé dans les questions théoriques. Le roman en avait besoin et cela m'avait fait du bien. Maintenant, les choses ont changé : *Liquidation* pose quantité de problèmes théoriques que je dois résoudre. J'y travaille avec une certaine gêne, discrètement, pour ne pas être pris la main dans le sac ; parce que l'identification des problèmes du roman, du Roman au sens général, avec un grand R, englobe

non seulement le fait que “le roman est l’analyse de l’existence avec les moyens du roman”, mais aussi que l’analyse des questions de l’existence est devenue superflue ; ainsi, le roman est superflu, et l’écrivain l’est encore plus.

La caractéristique principale de l’“être sans destin” est l’absence totale de lien entre l’existence et la vie réelle. Une existence sans être, ou plutôt, un être sans existence. C’est la grande nouveauté du siècle.

*Ich bin Mitglied einer Minderheit, die immer geschimpft und geschändet, und 1944 zum Tode verurteilt wurde, und dieses Urteil ist bis heute nicht aufgehoben worden...* C’est étonnant à quel point il m’est plus facile d’écrire cette phrase en allemand qu’en hongrois. J’appartiens à une minorité qui a toujours été opprimée et humiliée puis, en 1944, condamnée à mort, et cette condamnation n’a toujours pas été levée. J’appartiens donc à la minorité qu’on appelle les juifs, mais cela n’a rien à voir avec *ma* judéité, le sentiment personnel qui me lie à la judéité ou m’en sépare ; et rien à voir non plus avec la judéité réelle, si tant est qu’elle existe. — Par ailleurs, prenant en considération les évolutions de la Hongrie ces dix dernières années, depuis qu’elle est devenue un pays libre et soi-disant démocratique, dix années durant lesquelles j’ai été progressivement enfermé dans la cage de la “judéité”, en même temps qu’il est devenu évident que la “nation” ne tenait pas compte de

mon expérience vécue, de ma production littéraire : eh bien, à la lumière de cette évolution, je suis incapable de développer le moindre sentiment de solidarité nationale avec “les Hongrois”, c’est-à-dire que je ne m’identifie pas aux Hongrois, je ne ressens pas et ne partage pas l’idéologie hongroise désespérée. C’est triste parce que cela corrobore le préjugé antisémite qui veut que le “juif” ne s’intéresse pas au “hongrois”. Tout est mensonge et jeu de dupes dans ce champ sémantique, aucun mot, aucune notion n’a de signification réelle, clairement formulable. La raison n’a pas droit de cité dans ce domaine où règnent sans partage les émotions, le romantisme et le sentimentalisme, ainsi que la sensibilité subjective : n’est-il pas étonnant qu’une nation fonde sur cette irréalité sa connaissance de la situation et de la réalité, sa conscience nationale et historique ?

*7 avril 2001*

Je ne peux pas préserver la solitude que Dieu m’a donnée. C’est peut-être le nom du fiasco qui me tourmente tant durant mes instants critiques.

*9 avril 2001*

Cette nuit, j’ai fait un rêve. Dans mon rêve, j’étais réveillé (mais en fait je dormais) par quelque

chose qui s'agitait autour de mon bas-ventre et promettait une agréable surprise. Je me suis rendu compte que j'avais une érection et que mon pénis avait retrouvé sa taille et sa fermeté d'antan ; cette partie de moi-même, ce membre viril qui n'avait plus servi depuis si longtemps se dressait à nouveau triomphalement, plus grand et plus dur que jamais, et je le caressais avec satisfaction (non comme si j'allais me masturber, mais seulement avec le plaisir légitime du propriétaire) ; c'est tout, ensuite je me suis réveillé. – Plus j'y pense, plus il me paraît clair que c'était un rêve symbolique ; le matin, j'ai parlé de Mozart avec M. qui disait que sa musique était tellement chargée d'érotisme, et nous en avons conclu que toute grande œuvre était érotique ; j'ai même rappelé ce qu'on dit d'une œuvre d'art réussie, quand les mots viennent à manquer : "C'est bandant." L'expression est beaucoup plus éloquente que toute la logorrhée de l'esthétique, elle dit tout. – Mon rêve était un encouragement pour mon roman ; et il signifiait qu'il serait "bandant".

*11 avril 2001*

Comment faut-il écrire ? "M. Leuwen père, l'un des associés de la célèbre maison Van Peters, Leuwen et compagnie, ne redoutait au monde que deux choses : les ennuyeux et l'air humide." Stendhal. La préface dans laquelle il dédie son

livre à “un petit nombre de lecteurs”, comme il se doit, aboutit de manière inattendue à la phrase suivante : “Songez à ne pas passer votre vie à haïr et à avoir peur.” (Tu pourrais la mettre en épigraphe de ta vie.)

“La majorité aime apparemment cet ensemble doucereux d’hypocrisie et de mensonge qu’on appelle *gouvernement représentatif*”, *Lucien Leuwen*. C’est Ligeti qui a attiré mon attention sur Stendhal. Il fut un temps où j’adorais cet auteur ; ensuite, j’ai cru que les modernes étaient plus intéressants. – Pas sûr que j’aie eu raison. Qui m’a appris le plus de choses ? Thomas Mann, je crois (la détermination et la contenance de l’écrivain, le travail et la dignité, sans parler de la culture), et aussi Camus (tenir sans concession à la seule possibilité du seul matériau possible). Depuis, je ne les lis plus. – Cela dit, Stendhal était moderne. “Tout art est nouveau.”

12 avril 2001

J’attends avec amertume le moment où il sera devenu indéniable que mon style s’est dégradé et que mon esprit a décliné depuis que j’écris sur un ordinateur. Et que je suis devenu bavard.

Voici le titre que je donnerais au dernier roman en forme de journal : *Fin de partie au cabaret du Perdant-Assuré*.